

Zeitschrift: Générations : aînés
Band: 27 (1997)
Heft: 6

Artikel: Christian Genton : le grand esprit Sioux plane sur Berolle
Autor: Probst, Jean-Robert / Genton, Christian
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-827382>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRISTIAN GENTON

Le grand esprit Sioux plane sur Berolle

A première vue, on aurait tendance à le prendre pour un doux rêveur. Et puis, au fur et à mesure de l'entretien, il apparaît que Christian Genton développe une philosophie empreinte de sagesse et de bon sens. Cet ancien typographe a simplement choisi de vivre en accord avec lui-même et en symbiose avec la nature. Depuis une vingtaine d'années, il a calqué sa vie sur celle de Sitting Bull et de tous les chefs indiens qui ont marqué son enfance. Rencontre avec un Sioux étonnant au pied du Jura vaudois.



Christian Genton dans les bois du Jura vaudois avec sa louve

C'est une véritable louve de Saarlos, baptisée «Nagi Winyan», ce qui signifie «esprit de femme», qui nous accueille à l'entrée de la petite maison de Christian Genton. Pas de panique, cette bête magnifique est parfaitement domestiquée. Ni agressive, ni craintive, elle se laisse approcher et vous lèche les mains. La légende du grand méchant loup n'a pas cours dans ce coin de pays.

Passé le seuil de la bâtisse, en tout point semblable aux maisonnettes du village, le visiteur pénètre dans un univers étonnant. Au rez-de-chaussée, un petit musée abrite quantité d'animaux empaillés (aigles, blaireaux, renards, etc.), des squelettes parfaitement conservés et un invraisemblable bric-à-brac dont Prévert eût été fier, puisqu'il y figure même... un raton-laveur.

Au fond de la cuisine s'ébattent un furet à fourrure blanche et un putois, animal fétiche du maître des lieux. A l'étage, un perroquet voltige dans le salon et des tortues occupent un terrarium. La chambre à coucher est réservée aux coiffes de plumes et aux vêtements d'apparat en peaux, constellés de milliers de perles multicolores.

Le décor est planté, voici Christian Genton, le «chaman», «l'homme-médecine», qui parle aux esprits et connaît le secret des gestes qui soulagent et des plantes qui guérissent.

*«J'avais mal
quand un indien
tombait...»*

– A l'âge de 13 ans, vous confectio-
nez déjà des mocassins de
peaux. Comment expliquez-vous
cette passion juvénile pour les in-
diens d'Amérique?

– Sans rentrer dans la polémique
d'une réincarnation, je crois que j'ai
été séduit par la manière de vivre na-
turelle de ces gens-là. J'étais un ga-
min aux culottes sales, je flânais au

milieu des forêts et des bosquets et je me projetais une image. Une image relayée par les films d'indiens, mais surtout par les livres. L'un d'eux m'avait beaucoup touché à cette époque. C'était «Le Dernier des Mohicans». Je voyais ces gens habillés de peaux et chaussés de mocassins. J'en ai confectionné avec des pattes, j'entourais mes pieds de chiffons, je découpais des franges et j'avais alors l'impression d'être un Mohican.

– C'est assez étonnant parce qu'à 12-13 ans, on choisit plutôt d'être dans le camp des cow-boys qui, dans l'esprit des occidentaux sont les «bons», alors que les indiens sont les «mauvais». Pourquoi vous êtes-vous identifiés à ces derniers?

– Cela provient de mon esprit de justice, qui était encore en bribes à cette époque-là. Je n'ai jamais supporté de voir un indien mourir. J'avais mal quand un indien tombait. Ma mère me disait: «Mais pourquoi as-tu des soucis pour cela, ce n'est rien du tout, les indiens sont des sauvages...» Elle était imprégnée de l'éducation qu'on lui avait donnée.

«Certaines plantes me permettent de soulager le mal!»

– Vous avez passé votre enfance à Lausanne, en ville. Et puis, comme vous aimiez la nature, vous avez choisi de vous établir à Berolle, au pied du Jura vaudois. Pourquoi pas à Dakota City?

– L'Amérique n'est plus ce qu'elle était. Aujourd'hui, les indiens sont parqués dans des réserves, très souvent imprégnés d'alcool, victimes d'un business très douteux qui provient rarement de l'artisanat local. Ce n'est pas là que je vais retrouver l'essence d'un peuple. Je crois que l'on peut vivre la vie des indiens dans n'importe quelle région du monde, du moment que l'on respecte la nature. La Suisse est belle. On



Admirateur des Sioux, il confectionne lui-même ses habits de peaux

la connaît peu, ou pas assez, il y a des régions superbes. Le Jura, qui est un peu mon paradis, a de grandes similitudes avec le Canada.

– Vous avez certainement eu l'occasion d'aller en pèlerinage en Amérique du nord et rencontrer de vrais indiens. Comment se sont passés vos contacts?

– J'ai effectué peu de voyages. Il y a deux ou trois indiens du Canada qui viennent chaque année présenter leur artisanat dans nos régions. Je suis toujours un peu révolté de constater, en arrivant dans de petits villages indiens, que des lois édictées par les blancs dressent des interdits s'appliquant aux indiens. J'aime mieux les voir chez moi que les rencontrer chez eux.

– On vous connaît une réputation de rebouteux, d'homme-médecine. Avez-vous le secret des plantes qui guérissent? Comment et où l'avez-vous appris?

– J'ai commencé très tôt. J'avais la volonté de connaître la valeur de la nature. De ce fait, les plantes ont été le prétexte d'une médecine et d'une nourriture. Je ne suis pas droguiste ou pharmacien, mais j'ai quelques connaissances de base. Certaines fleurs, certaines plantes ou certaines essences me permettent de guérir et de soulager des maux. Il est clair que ce sont souvent des dilués homéopathiques, que je fais faire chez un ami pharmacien.

– Est-ce que cela signifie que vous ne voyez jamais de médecin? ►



Un extraordinaire musée où sont réunis les animaux de la région

► – Pas du tout, j'ai même un médecin généraliste que je consulte lorsque cela s'avère nécessaire. L'an passé, j'avais contacté un virus. J'ai essayé de me guérir par les plantes durant un mois et cela s'est avéré insuffisant. C'est mon médecin qui m'a fourni les médicaments nécessaires à ma guérison.

– Les plantes que vous utilisez proviennent-elles de notre pays ou des régions habitées par les indiens ?

– Les plantes que je fais venir d'Amérique, cueillies par les tribus, sont plutôt utilisées pour la purification. Je pense notamment à la sauge d'Amérique qui est beaucoup plus parfumée que la nôtre.

– J'imagine que, comme tout indien ou admirateur des indiens, vous avez un totem. Lequel est-il ?

– Nous avons tous un animal totem, qui correspond un peu au signe du zodiaque. Le mien est l'oie blanche. En revanche, mon animal esprit, celui qui me côtoie dans le jardin du ciel, c'est le putois.

– Est-ce vous qui l'avez choisi ?

– Non, en fait, il est venu de lui-même. Quand je fais des méditations, des prières, je rentre quelquefois dans un monde parallèle. On voit des arbres et des plantes, on a l'impression que l'on est ailleurs, sans aucun additif de drogue. Je me retrouve dans un

bien-être total, dans un monde que j'appelle le jardin du ciel. C'est là que j'ai rencontré le putois et on a parlé et j'ai compris qu'il était mon animal-esprit.

« Cela ne me gêne pas d'être perçu comme un indien vaudois... »

– Comment cela se passe quand un putois vous parle ? Il s'adresse à vous en français ?

– Non non, il s'agit en l'occurrence d'un langage de contact, d'un langage de sens, d'un langage sans sons. Il y a tout un processus que l'on ne peut pas expliquer, parce qu'il s'agit de mondes parallèles. Mais je voudrais quand même faire remarquer quelque chose qui me paraît important. J'aurais voulu être l'aigle, le bison, un animal puissant et je le cherchais durant mes méditations. Je me suis rendu compte que cela provenait de mon ego. Et puis bêtement, sans même l'avoir cherché, ce putois est arrivé, on a eu ce contact. Et puis j'ai demandé à un ami indien ce que représentait le putois. Il m'a répondu : « C'est le guide dans le monde des esprits... »

– Vous vivez comme un indien, mais vous avez une vie normale,

avec une femme, des enfants. Une «squaw» et des «papoose» ?

– Oui, à la différence près que, dans le langage indien, une «squaw» est une femme légère, la compagne, la femme se dit de préférence «winnyan». Quant aux enfants, j'en ai deux à moi et il y en a deux à ma femme.

– Est-ce qu'ils ont adopté votre manière de vivre à l'indienne ?

– Non, ils sont grands et ils vivent aujourd'hui hors de la maison. On les voit encore, mais ils ont pris leur envol.

– Ont-ils été imprégnés par l'environnement de leur enfance, dans ce monde un petit peu différent ?

– Non, parce que je n'ai jamais imposé cette marginalité. Je suis un marginal, mais pas un endoctrineur. S'ils ont envie de rentrer en contact avec mon monde, je vais leur expliquer, sans rien leur imposer.

– Vous vivez ici entouré d'animaux, parmi lesquels se trouve une louve. Cela peut paraître insolite dans un village du pied du Jura. Est-ce que cela ne crée pas de problèmes avec le voisinage ?

– Non, il s'agit d'un animal extrêmement intelligent, doté d'un très fort caractère, mais très docile et sans aucune agressivité. Les voisins l'aiment beaucoup parce qu'elle adore les enfants.

– En somme, vous vivez un peu l'aventure du film «Danse avec les loups» ?

– Non. Je ne veux pas vous contredire, mais ce film est trop imprégné de l'Amérique. J'ai apprécié les habits traditionnels, magnifiques et la langue Lakota, que l'on a revalorisée. Mais ce film a été créé par les Américains, un peu pour s'excuser de leur attitude passée vis-à-vis des indiens. Cela m'a beaucoup gêné...

– Que vous apporte votre situation d'indien vaudois ?

– On m'appelle en effet l'indien vaudois et je laisse dire. Mais je me considère comme un homme universel. Je crois que si je devais défendre

mon patrimoine, je serais un bon guerrier. Mais je suis pacifique et j'ai besoin de comprendre les autres. Mon identité fait que je ne dois pas m'imposer. Cela ne me gêne pas d'être perçu comme un indien vaudois...

*«Quand je serai vieux
je déciderai
où je dois mourir!»*

– Mais vous, comment vous sentez-vous dans ce monde?

– Je me sens imprégné de l'art amérindien. Je suis Vaudois de naissance. Après, les définitions appartiennent à chacun...

– Quel est le message que les indiens peuvent apporter à notre société?

– Il y a un très joli livre qui parle des prophéties indiennes. J'en retiendrai le message suivant: «C'est seulement quand les rivières n'auront plus de poissons, seulement quand les forêts n'auront plus d'arbres, seulement quand la nourriture manquera, que l'on verra que l'argent n'avait pas de valeur!»

– Vous vivez parmi les animaux. Pourquoi comme un indien et pas comme un naturaliste suisse?

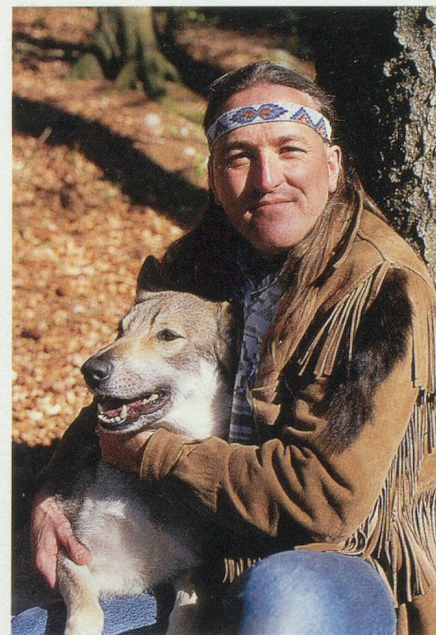
– Je suis naturaliste, mais je suis aussi conteur. Je ne veux pas entrer dans le côté cartésien de la science. Si je vois passer un milan royal dans notre ciel, j'apprécie sa présence, mais j'ai aussi besoin de le voir voler des heures durant, plutôt que de l'observer pour détecter sa queue rousse. Je suis un naturaliste poète, imaginaire. Il n'y a pas de place pour le scientifique. Son corps mort m'intéresse tout autant que son corps vivant. J'ai envie d'aller au-delà de la matière directe, de la vision du moment. Je veux pouvoir me rappeler, deux jours après, que je l'ai vu et avoir le même sentiment.

– N'avez-vous pas l'impression de vous être trompé d'époque et de pays?

– Oui, mais je crois que je ne suis pas le seul.

– Avez-vous un sentiment de frustration? Auriez-vous aimé vivre à une certaine époque parmi les gens qui vous touchent?

– Si je vous dis que je pense l'avoir vécu... En revanche, si je veux revenir sur terre, je dirais qu'il faudrait



«Nagi Winyan» fait mentir la légende des loups mangeurs d'hommes

plus de gens conscients de la beauté et de la valeur de la nature pour la gouverner.

– On comprend bien votre façon de vivre. Est-ce que, dans le village, vous passez pour un original? Et comment le vivez-vous au quotidien?

– Je le vis très bien, parce qu'on peut penser ce qu'on veut. Je m'entends avec tous ceux qui veulent bien me laisser vivre mon existence. Mais c'est clair qu'il y a toujours des pôles opposés. Et dans ces cas-là, j'évite, tout simplement...

– Quel est votre plus grand rêve d'indien?

– Je ne sais pas si c'est un rêve ou une réalité, mais en tout cas, si j'ai l'impression demain d'avoir tout donné, je pense envisager le grand départ. Ce ne sera pas forcément au Canada, mais j'aimerais finir ma vie au milieu des arbres, des animaux, des plantes et vivre, justement, en symbiose avec la nature. Je ne finirai probablement pas ma vie à Berolle. Le but de ma vie est, en tout cas, de ne pas déranger. Quand je serai vieux, je déciderai où je dois mourir. Je n'ai pas envie que mon corps dérange...

Mes préférences

Une couleur:	Je n'en ai pas
Une fleur:	La sauge
Un parfum:	J'aime le musc
Une recette:	Toutes les pâtes
Un pays:	La Suisse
Un écrivain:	Jean de la Fontaine
Un peintre:	Léonard de Vinci
Un film:	Little Big Man
Une musique:	La country music
Une personnalité:	Hubert Reeves
Une qualité humaine:	L'humanisme
Un animal:	Le loup
Une gourmandise:	Le chocolat noir

A voir: le musée de Christian Genton à Berolle.
Ouvert l'après-midi et le week-end sur demande. Tél. 021/809 57 79.

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine